

suite de 4 fils Guyot tués

La famille Guyot a donc très vite été plongée dans le deuil. Longtemps, elle a pu espérer que les quatre autres resteraient épargnés, mais peu avant la fin de la guerre, les jumeaux succombèrent.

JEAN-MARIE GUYOT

Jean-Marie est mort le 30 août 1918. Incorporé en janvier 1916 au 133 R.I., il passa en novembre au 23 RI. Blessé le 29 août 1918, dans la région de Soissons, sur la rive droite de l'Aisne, à Pasly, il décéda le 30 à l'ambulance 16/22 de Villers-Cotterest. Il était célibataire et avait 21 ans. Le 25 novembre 1920, la médaille militaire lui fut conférée avec la mention suivante : « Bon soldat, dévoué et courageux. Blessé grièvement le 29 août par balle au cours d'une progression en boyau. Est décédé des suites de ses blessures. » Jean-Marie avait rejoint le corps du 133 RI. à Belley dans l'Ain, le 7 janvier 1916, pour y faire d'abord ses classes avant d'aller dans le Doubs à Valdahon. Une période d'exercices éprouvante. Il écrit crûment : « C'est un métier qui me fait chier. » Les marches avec le froid et la pluie lui pèsent. « On nous fait coucher dans l'herbe toute mouillée, le treillis tout mouillé et les caleçons, on est durs comme des vieux chevaux... On nous prend pour des bêtes. On porte au moins 18 kilos dans le sac et encore 5 dans la cartouchière. » Voici l'hiver. « On a de la neige jusqu'aux genoux. Il nous faut y rester toute la journée, les souliers pleins d'eau. C'est impossible de se réchauffer. Ce soir, on a fait des tirs, couchés dans la neige, dans l'eau... » Au bout de six mois, il avait demandé une perm agricole, mais le maire de Larajasse avait refusé de signer les papiers, sous prétexte que sa classe n'y a pas droit, ce qui le met en fureur : « Ceux de Saint-Martin et de Coise en ont. Ceux de St-Sym aussi. Pourquoi donc ce n'est pas défendu ailleurs, parce qu'à Larajasse, on a un maire qui ne vaut pas deux sous. »

A LA COTE 344, A VERDUN

Fin 1916, Jean-Marie se retrouve au front. En Champagne durant l'été 17 et dans le secteur de Verdun à l'automne. Début octobre, il a dû obtenir une permission, car le 19, à son retour, il écrit : « Je suis juste arrivé quand mon bataillon descendait de la côte 344 ». Il s'agit d'un secteur au nord de Verdun qui voit à tour de rôle allemands et français prendre et perdre ce sommet

stratégique. « J'en vois un, raconte-t-il, qui faisait pitié à voir, comme il était sale et puis il ne pouvait plus se tenir debout. »

C'est sans doute ici que Jean-Marie a le plus souffert, comme en témoigne ses lettres de novembre : « On est resté douze jours en ligne... Dans ma compagnie, il y en a 40 d'évacués, pour les pieds gelés, comme moi. Je ne peux plus marcher, je ne peux plus prendre mes souliers. Voilà 8 jours que je n'ai pas pu fermer les yeux... Pour y tenir en ligne, c'est impossible... Quand j'ai été évacué, je ne pouvais plus me traîner. Je me suis en allé comme j'ai pu. J'ai commencé par foutre le plus lourd en l'air. Il y avait un ravin à traverser : ça tombait comme la grêle. Il y avait du gaz, tout ce qu'on voulait. Tous ceux qui se levaient, ils faisaient une gueule ! Ils étaient pris par les gaz. Il ne faut pas se presser, surtout comme j'étais vigilant, je suis resté dans un trou d'obus. Je suis reparti sur le matin, c'était un peu plus tranquille. J'ai retrouvé ma compagnie. Ils me croyaient déjà mort. Je suis parti au poste central comme j'ai pu. Les souliers et les chaussettes, c'était tout collé avec la peau. C'était impossible de les poser. Il a fallu tout y couper puis après il ne fallait pas compter mettre des

« J'ai les pieds gelés. Je ne peux pas mettre les pieds par terre. Pour aller au cabinet, ils sont obligés de me porter. il y a des moments, si on me coupait les jambes, ça ne me ferait rien. »

souliers. Il m'a fait un pansement... Ça me fait mal, je ne peux pas mettre les pieds par terre pour aller au cabinet, ils sont obligés de me porter. Dans l'infirmerie où je suis, ils te font juste un pansement le matin, ils graissent un peu avec de l'huile camphrée et la nuit, impossible de dormir, ça te fait chanter ; il y a des moments, si on me coupait les jambes, ça ne me ferait rien. »

Le 24 novembre, Jean-Marie rejoindra son régiment et sortira de « ce sale pays » pour aller au repos dans la Haute-Marne... Tout ce que je souhaite, c'est de ne pas remonter à Verdun, ça ne me fait rien de monter, mais qu'on n'ait pas ce sale Verdun ! »

Fin décembre, son régiment est acheminé « du côté de Lunéville, dans une forêt. » Sans doute la forêt de Paroy. Jean Marie sera blessé le 29 août 1918 et mourra suite de ses blessures le 30. A ce moment-là, il se trouve dans la région de Soissons, sur la rive gauche

de l'Aisne, pour stopper l'offensive allemande qui a franchi le Chemin des Dames. Il faut tenir cette position pour empêcher l'ennemi de fondre sur Paris, comme en septembre 1914.

FRANCOIS GUYOT

François, son frère jumeau, du 30^{ème} Bataillon de Chasseurs Alpins mourut quelques semaines plus tard, le 9 octobre 1918.

François Guyot est mobilisé début 1916. Il n'a pas encore 19 ans. Le voilà donc à Grenoble pour près de onze mois. C'est une période loin du front, où il n'y a pas de risque. Le 18 novembre 1916, on le retrouve dans la Somme. En août-octobre 1917, c'est le Chemin des Dames. Là où se produisirent des mutineries. Certains chasseurs du 30 BCA y participèrent. Puis, de novembre 17 à avril 18, c'est la campagne d'Italie pour prêter main-forte aux Italiens lourdement défaits par les Autrichiens à Caporetto. Les chasseurs du 30^{ème} s'illustrèrent lors de la reprise du Mont Tomba, fin décembre. François Guyot y est blessé « par éclat d'obus ; des plaies superficielles des premières phalanges des quatre premiers doigts de la main droite », ce qui lui vaudra une « citation à l'ordre du bataillon pour excellent chasseur, a pris part à de nombreuses opérations de guerre et y a fait preuve de bravoure et d'entrain » et la croix de guerre avec une étoile de bronze.

La terrible (et dernière) offensive allemande fait revenir en France le 30 BCA qui participe à la dernière bataille de la Marne, sur l'Ourcq, entre Château-Thierry et Villers-Cotterets. Le 19 juillet, François est blessé à Dammand, « dans la région claviculaire ». Evacué, il est soigné à l'hôpital d'où il sort le 13 août pour une dernière permission. Le 5 septembre, il a rejoint son Bataillon au repos dans la Somme. Le 29, celui-ci est acheminé à Nesle. Le régiment chasse devant lui l'ennemi qui continue de reculer.

La victoire se profile, mais François Guyot ne la verra pas, car il est blessé le 8 octobre « sur le champ de bataille de Fresnoy-le-Petit (02) » précise sa fiche matricule, au nord de Saint-Quentin, mais cette fois, grièvement, puisqu'il décède le 9, date qui ne sera officialisée que le 6 mars 1922, par le Tribunal civil de Lyon.

Les deux frères aînés reviendront vivants de la Grande Guerre. Benoît, aura été blessé trois fois et Claudius aura connu quatre ans de captivité.

suite page 3